

SAMIR NAQQASH

SHLOMO LE KURDE

SAMIR NAQQASH
SHLOMO LE KURDE

ROMAN

TRADUIT DE L'ARABE
PAR XAVIER LUFFIN

GALADE ÉDITIONS

TITRE ORIGINAL : *SHLOMO AL-KURDI*
ÉDITEUR ORIGINAL : AL-KAMEL VERLAG
© SAMIR NAQQASH, 1986

ISBN : 978-2-35176-157-1
E-BOOK : 978-2-35176-313-1
© GALAADE ÉDITIONS, 2014,
POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE

PUBLIÉ EN ACCORD AVEC L'AGENCE LITTÉRAIRE PIERRE ASTIER & ASSOCIÉS

GALAADE ÉDITIONS
43, RUE DES CLOÏS 75018 PARIS | F
WWW.GALAADE.COM

*À ces deux chandelles toujours incandescentes,
À ma mère, Naïma,
À ma tante, Rahma,
Elles qui vécurent ensemble,
et moururent ensemble.*

APRÈS SABLAKH 1981-1985

Ramat Gan, 1985

Quelle belle expression : « Lève le pied ! » Vraiment, c'est un mot adapté à ton époque, mais du temps de ma prime jeunesse, il n'existait pas. Apparemment, j'en ai tellement ri que mon lit a tremblé et que j'ai failli tomber et rendre mon dernier souffle, puis j'ai dissimulé ce rire par un hennissement, dans lequel tu as probablement décelé mon obstination d'antan. Alors, d'une main tremblante, je t'ai tendu une banane prise dans cette corbeille à côté de moi, remplie aussi d'oranges et de pommes.

Tu n'as pas oublié, tu es venu m'inviter à ton mariage, je t'ai jeté un regard, ce regard que les années n'ont pas éprouvé, et je t'ai vu m'observer, moi qui ai traversé tant d'horreurs à travers le temps, moi qui ne suis plus qu'un tas de chair d'une centaine d'années étendu sur un lit, recroquevillé devant l'ébahissement – ton ébahissement. Quant à moi, j'ai affiché ce sourire calme qui accompagne mon visage depuis toujours, et je me suis tu. Toi, tu as compris la réponse dissimulée derrière ce silence et ce sourire pâle, puis tu as demandé :

— As-tu vraiment décidé de lever le pied ?

Ensuite j'ai tellement ri que j'ai failli mettre à exécution la menace que j'avais faite au Temps : mourir – mais je me suis ravisé. Ce n'est pas le moment, et puis je dois corriger ses expressions modernes, alors je l'ai interrompu :

— Dis plutôt : Abou Salman, as-tu saisi les rênes de ton cheval ?

Mon cheval ! Je me suis arrêté ici avec lui. Dans ma vie, j'ai emprunté tous les moyens de transport, mais je n'ai jamais conduit

de voiture, je suis encore Shlomo, ô Temps qui passe! Je n'ai pleuré que deux fois dans ma vie. Une fois lorsqu'ils ont égorgé Esmer Oum El-Banine – « Esmer, la mère de mes enfants » – et une autre lorsqu'ils ont tué la petite Esther, Esther et Nahoum.

J'ai grogné, car j'ai une dent contre mon pire ennemi. Ô Temps, tu m'as si souvent tiré l'oreille, mais jamais tu n'as pu briser ma détermination, pourtant tu as bien rempli ces cent années de malheurs, tu avais l'habitude d'essayer de voler ma fierté, mais je l'ai toujours conservée, ô Temps, tu es reparti les mains vides.

Je suis toujours Shlomo le Kurde, comme avant, et je me vengerai de toi, je rendrai au Créateur la loyauté qu'il m'avait confiée. Je la lui remettrai très bientôt, avec les plus fidèles louanges et avec gratitude.

Mes péripéties s'arrêtent ici, à Ramat Gan. Rappelle-toi mon garçon, rappelle-toi! Et mange encore une banane, ou bien une pomme. Ici, c'est le pays des oranges. À Sablakh¹, il n'y en avait pas autant. Sablakh, ses montagnes et ses vallées. Il y poussait des amandiers, des chênes et des pins. Je n'oublierai jamais Sablakh, chérie et maudite à la fois, non, malgré Bagdad la belle, Bombay la prospère et Téhéran l'accueillante. C'est ici que le cheval a arrêté sa course, le temps du crépuscule est venu, ma vengeance à la fois douce et impitoyable vacille lentement.

Maintenant, tu fronces les sourcils, tu essaies de comparer les sagesse du prophète Salomon et la philosophie de Shlomo le Kurde? Doucement, ne crains rien! Une sorte de boule de plomb est tombée entre nous. Cette boule, c'est le monde entier. Ce monde qui m'a porté sur son dos et que j'ai porté moi aussi, sans me briser les côtes. Je suis robuste comme un taureau, je l'ai fait passer de cette corne-ci à celle-là, il a tremblé et mes cornes aussi ont été secouées. L'embarcation a penché d'un côté, elle a vacillé sans se briser, puis elle s'est redressée pour traverser ce déluge de malheur et continuer son chemin.

Tu dois me pardonner – peut-être l'as-tu déjà fait, mon enfant?

Je sais que lorsque nous étions encore à Téhéran, je me suis souvent montré dur envers toi, les jours de shabbat je t'insultais, tu sais que je suis un Kurde profondément religieux, et toi tu déclençais ma colère à chaque fois que tu allumais un feu pendant le shabbat. Mais quelqu'un est-il jamais mort à cause d'une injure? Ce n'étaient que des mots sortis de ma bouche sur le coup de la contrariété, de simples bulles remplies d'air. Ces paroles ne venaient jamais du plus profond de mon cœur. Non, mon cœur lui, était – et est encore d'ailleurs – rempli d'autres mots, réels, ces mots nous séparent désormais comme ce monde civilisé qui se dresse entre nous deux. Cela fait cent ans maintenant, toute une vie pressée. Un verre qui déborde goutte à goutte, qui déborde de paroles. Des mots durs, qui donnent la chair de poule. Lors de nos longues veillées, ma langue accouchait de ces mots qui allaient atterrir dans ta mémoire pour ne plus la quitter. Les mots, ils n'acceptent pas qu'on les efface, ils créent mille échos, mais leur origine reste telle quelle. Voir, ce n'est pas la même chose qu'entendre, et raconter ce n'est pas comme voir et prendre et comprendre!

Tu t'en souviens? Je dois te le rappeler moi-même? Ou bien allons-nous nous remémorer tout cela ensemble, accompagnés par le temps?

Parle cet arabe imparfait, comme avant. Cet arabe si particulier, fruste, malgré l'accent, tu t'en servais pour traduire les grands événements du siècle. Les mots me tombent sur la tête, comme des boulets de canon venant de toutes parts, cette Histoire que tu as écrite en djabali², en persan, en russe, en azéri, dans ton hébreu biblique aussi, et dans cet arabe, n'hésitant pas en agissant ainsi à afficher ta généalogie, tes origines kurdes. « Shlomo le Kurde » était écrit en lettres d'or au-dessus de la porte de mon échoppe, au marché de Bagdad. C'était comme une boule de lumière, en même temps je négligeais mon nom de famille – Kattani – car je voulais que tout un chacun sache que le Kurde immigré, le réfugié, avait été le premier à introduire en Irak les balles de vêtements de seconde main.

— Vraiment, les gens l'auraient-ils ignoré si tu avais écrit Shlomo Kattani le Kurde sur la pancarte? Mais tu es kurde! Tu es kurde, Abou Salman!

Je posai la main dans sa paume épaisse et moite. On raconte que dans les temps anciens, l'une des caractéristiques de Goliath était que ses mains pendaient jusqu'à ses genoux. Je pensais qu'avoir d'aussi longs bras était impossible, jusqu'au jour où je vis les bras de Shlomo le Kurde. Une énorme paume flétrie tremblait en enserrant une petite main douce. Une sorte de courant m'envahit, un courant qui contenait toutes sortes de pressions, et de ce balancement jaillissaient déception, regret, nostalgie, peur, terreur, force, mort et résurrection, puis venait le vide infini, et là toutes les choses se défaisaient, puis enflaient et chutaient dans l'espace. Le vide anéantissait tout avant de se transformer en une multitude de choses solides, en choses réellement existantes. Les visions réapparaissaient, les voix éparpillées résonnaient, les cadavres refaisaient surface, les cendres des morts revivaient. Des époques révolues sortaient de leur cachette dans l'éther de l'existence, comme un énorme espace complètement vide, sans la moindre particule de poussière.

Est-ce que je me souviens? Ou bien dois-tu me le rappeler? Ou alors devons-nous nous remémorer tout cela ensemble?

Oui, remémorons-nous tout cela ensemble, le Temps, toi et moi, que le passé absent ressurgisse, comme un souvenir présent et rempli de choses.

Bagdad-Bombay, 1924

Esmer, Oum El-Banine! Comment pourrais-je te confier cet autre secret?

Avant, quand mes secrets n'étaient que des chiens faméliques déchirant à pleines dents ma conscience et mes entrailles, je te les cachais car j'avais peur pour toi – peur de mes secrets et de moi-même. Alors tu venais à moi, comme un devin qui connaissait l'inconnu, ou comme quelqu'un capable de lire sur mon visage et dans mes yeux, que ton amour si pur transformait en un livre ouvert. Tu as lu sur mon visage ce que je craignais de révéler, de peur de démolir ton petit cœur sensible comme celui d'un moineau, c'était donc toi qui disais mes secrets à haute voix, puis les larmes faisaient briller tes yeux comme des diamants. Tu me caressais les cheveux et tu me prenais contre toi, comme ton enfant, ta peine calmait mes souffrances, tu te grandissais en ne manifestant pas une once d'égoïsme. Tu chassais les chiens faméliques de mon cœur, tu pansais ses blessures avec un baume réparateur.

Oum El-Banine! Mon amour, mon pilier, mon rempart. Tu étais comme l'œil de Dieu qui veillait sur moi sur cette terre, celle qui m'aidait lors des moments difficiles, mon refuge, ma partenaire à travers les décennies, le doux et l'amer, la joie et la peine, lorsque tu as rejoint le Créateur, j'ai juré de pleurer tout mon soûl sur toi puis de ne plus jamais verser la moindre larme. J'ai échangé le doux contre l'amer en épousant Oum Aziza après la mort d'Esmer, c'était comme les cendres après les braises. Une vieille fille moche et bavarde. Je ne l'ai ramenée à la maison que pour me servir, je n'ai

jamais offert mon cœur à Oum Aziza, chaque fois que nous nous retrouvions au lit je me prosternais devant l'âme d'Oum El-Banine, je l'implorais de venir et de prendre la place de ce laideron, sous mon corps. Mais quelle déception, je me perdais quelques secondes dans mes illusions, puis la puanteur parvenait jusqu'à mes narines : le parfum de l'ambre, c'était du passé ! Je n'étais pas un ange, seulement un être humain, Shlomo le Kurde ! Ma colère s'avivait, tout comme ma tristesse. J'avais trahi Esmer Oum El-Banine, je l'avais vendue au prix le plus vil... Après, il m'a semblé ne plus jamais prendre de plaisir dans le lit conjugal, je couchais avec Oum Aziza comme si j'étais au bordel, en compagnie d'une prostituée.

Cette vieille mocheté bavarde et jalouse perdit toutes ces caractéristiques lorsqu'une hémorragie paralysa son cerveau, sa langue, elle ne pouvait même plus voir, elle se retrouva abandonnée dans l'autre chambre, comme un tas d'ordures nauséabondes.

Non, je n'ai jamais craint Oum Aziza, disons plutôt que j'esquivais les attaques de sa langue – je n'ai pas besoin de te rappeler cette langue, une sorte de fouet qui déversait une volée de malédictions et d'insultes à chaque mouvement. Te rappelles-tu le *bounya*, ce poisson que j'avais acheté pour 4 tomans³ au marché de Lala Zarno, à Téhéran ? Tu étais avec moi ce jour-là, quand je lui ai menti. Je lui avais dit que je l'avais acheté deux tomans mais elle n'y crut pas, alors elle te questionna en mon absence et toi tu répondis en toute bonne foi : « 4 tomans ». Soudain, tu pris peur et tu te réfugias dans ta chambre lorsque ce fouet qui lui servait de langue se mit à bouger et commença par demander :

— Est-ce correct de payer 4 tomans pour un poisson ? Il n'a qu'à le manger tout seul, avec un peu de chance il en sortira du poison et on en sera débarrassés !

Je vins chez Oum El-Banine, l'idée avait bien mûri dans ma tête, mon sac était plein de pièces de monnaie en or, sonnantes et trébuchantes, mais mon cœur palpitait, mon esprit hésitait. Aller à la potence m'aurait semblé plus facile. Je n'avais pas peur d'elle, c'était plutôt à cause de la pression de mon immense amour pour

elle et de la pitié qui en découlait. Allais-je encore ajouter d'autres peines à sa douleur? Comment prendrait-elle ma décision? Une décision qui signifiait la spéculation, l'inconnu, la séparation. Des larmes pures et luisantes brilleraient dans ses yeux noirs et doux. Elle dirait certainement :

— Tout ce que nous avons déjà affronté ne suffit-il pas?

Elle dirait encore :

— Tu vas donc m'abandonner dans l'exil, sans la lumière de ta bougie?

Non! En fait j'anticipe et je ne fais que lui attribuer mon propre égoïsme, elle qui ne s'est jamais plainte de ses souffrances. Elle dirait plutôt :

— Tu me quittes?

Non, plutôt ceci :

— Pitié! Va-t-on aller d'exil en exil? Les souffrances d'hier ne te suffisent donc pas? Mon cœur ne cessera jamais de se vautrer dans l'inconnu, à la recherche d'informations à ton propos!

Elle se montrera effacée, elle sera incapable de me voir. Elle ne saura pas ce qui sera en train de m'arriver. Elle continuera à parler, elle continuera à pleurer, c'est là la terrible peur que je nourris à l'égard d'Esmer Oum El-Banine.

Mais je suis Shlomo le Kurde, borné et dur. Pourtant, on dirait qu'elle et les enfants ont joué un rôle dans ma décision, ce sont les partenaires de ma nouvelle aventure. De mon nouveau pari. Si le sort m'est favorable – et il le sera sûrement, comme il l'a déjà été des dizaines de fois auparavant, au pied des tas de cadavres qui avaient failli m'engloutir dans leur sein comme la gueule grand ouverte d'un crocodile – s'il m'est favorable donc dans cette ultime tentative, je reviendrai, je serai auprès d'eux et je réaliserai leurs rêves, je leur ramènerai notre gloire d'antan, mais j'ai été lâche – cela t'étonne peut-être – et j'ai hésité. J'avais décidé de m'ouvrir de cette occasion à Oum El-Banine, soupçonnant qu'elle serait assez forte pour supporter la nouvelle, pour en alléger le poids. Mais j'hésitais tout de même. Et cette hésitation était une véritable lutte.

Ses yeux pouvaient lire sur mon visage comme dans un miroir. Ses yeux et mon visage. Pas ses yeux et les visages des autres, pas d'autres yeux que les siens et mes traits. C'est cela, le miracle de l'amour quand il est hors du commun, mutuel et franc.

C'est ici que la lutte s'envenimait. Mon désir était comme une montagne du Kurdistan, ma détermination était aussi profonde qu'un précipice. Elle lisait et relisait sur mon visage, mais il m'a semblé que cette fois les mots étaient plus compliqués à saisir, Esmer comprit que les mots cachaient un secret, mais qu'elle n'arrivait pas à en découvrir le contenu. J'étais étendu sur le lit à côté d'elle, silencieux, pensif. Je ne faisais rien d'autre que réfléchir. Ma langue remuait, puis s'arrêtait et avalait les mots. Maintenant, une heure après, ou quand l'occasion se présenterait. Mais soudain, elle se redressa et s'assit sur le lit, les traits de son visage abandonnèrent leur place, lui donnant une expression de surprise, d'embarras, de peur et de bien d'autres choses encore. Je retournais les questions en mon for intérieur – avais-je laissé échapper un soupir? Avais-je pensé tout haut? Ma voix avait-elle attiré ton attention? L'embarras avait-il trompé ta vigilance et tu avais crié? Était-ce à cause de l'idée même? de ton hésitation?

Toujours est-il qu'elle se pencha vers moi et qu'elle me débarassa de mes égoïsmes. Ses efforts se plantèrent dans mes traits.

— Qu'y a-t-il, Oum El-Banine?

Ses interrogations avaient atteint sa conscience, puis sa langue, qui la répercuta. Chez elle, les « je » se transformaient toujours en « tu » interrogatifs, sa voix chantante et triste lorsqu'elle parlait en persan pouvait déplacer des montagnes. Quant aux sentiments passionnels, ils étaient atteints par une folie muette et moelleuse qui se dissolvait dans les méandres de son silence, ses yeux agités par les coups de ses sensations détruisaient tout avec passion et douceur, tout homme aurait eu envie de mourir dans ses bras, rassuré.

— Qu'y a-t-il, Abou Salman?

Je m'assis à mon tour sur le lit et je pris sa main, je la pressai contre moi, elle était douce comme de la soie, menue, comme si le

travail éreintant ne l'avait pas atteinte, si petite qu'elle paraissait se perdre dans mes bras qui l'enlaçaient – j'eus même peur que mes bras ne l'étouffent. Je la libérai de mon étreinte pleine d'amour et d'étonnement. Ma raison et ma conscience s'entrechoquèrent, mais ma langue restait immobile.

— Parle, Abou Salman, n'as-tu pas promis un jour de ne rien cacher à Esmer?

Je paraissais mélancolique sous la lumière pâle, mes yeux fixaient les murs sombres. C'était une petite maison dans une rue étroite que le soleil fuyait et que seules la puanteur et la moisissure habitaient – même la brise s'en détournait, lui préférant des quartiers plus humains – les odeurs fétides des égouts et des latrines en émanaient. C'était une ruelle que Dieu et ses serviteurs avaient oubliée, envahie par les immigrés vivant comme des parias, comme nous.

— Es-tu heureuse de notre sort, Esmer?

Elle murmura :

— Nous avons connu des jours encore plus difficiles, puis Dieu – qu'Il soit loué – a fini par nous rendre notre gloire d'antan.

Soudain, ma langue finit par se lâcher :

— J'ai décidé de trouver une solution définitive à nos problèmes.

— Nous sommes en bonne voie, patiente un peu, nous ne sommes plus si loin du but.

— En attendant, notre grandeur passée est enterrée.

— Tu as donc une idée derrière la tête?

— Je vais partir en voyage – « Béni soit celui qui prend son destin en mains », dit le dicton. Et je vous ramènerai peut-être le bonheur.

Elle lui demanda, anxieuse :

— Où vas-tu aller, Abou Salman?

— Je vais prendre le train jusqu'à Bassora, et de là j'embarquerai sur un bateau qui m'emmènera à Bombay. On raconte que les Anglais ont créé pas mal d'opportunités en Inde, alors je vais tenter ma chance là-bas.